



Mes nuits sont plus belles que vos jours : une lecture géopolitique des nuits de Berlin

Boris Grésillon

► To cite this version:

Boris Grésillon. Mes nuits sont plus belles que vos jours : une lecture géopolitique des nuits de Berlin. L'Observatoire, la revue des politiques culturelles , 2019, Cultures de la nuit : quels enjeux et quels défis?, 53. halshs-02418519

HAL Id: halshs-02418519

<https://shs.hal.science/halshs-02418519v1>

Submitted on 18 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mes nuits sont plus belles que vos jours : une lecture géopolitique des nuits de Berlin

Boris Grésillon

Le Berlin contemporain est connu dans le monde entier pour sa scène électronique, ses temples techno à l'instar du club Berghain et ses nuits blanches. L'attractivité de la scène techno berlinoise est telle qu'elle a influé sur son image et sur le profil touristique de la ville. Le phénomène des « easyjet-setters » venant passer un week-end à Berlin depuis toute l'Europe en vols *low-cost*, phénomène apparu il y a une quinzaine d'années, n'a fait que se renforcer depuis. Tout cela est connu, bien documenté et fait régulièrement la une des magazines spécialisés.

Loin des clichés sur les nuits festives du Berlin d'aujourd'hui, cet article cherche plutôt à tenter de saisir ce qui, au cours du siècle dernier, a fait l'identité, la spécificité des nuits berlinoises. Précisons que nous considérons la nuit classiquement comme l'envers du jour (Genette, 1968) mais aussi en tant que « système spatio-temporel » à la suite des travaux pionniers de Luc Gwiazdzinski (2005). Trois périodes ont été repérées, trois périodes fort différentes mais où les nuits berlinoises se distinguent par leur goût pour l'excès, la transgression, la provocation et le rejet de l'ordre établi : les années 1920 (« danse sur un volcan », cf. Buffet, 1993), les années 1970 (« sex, drugs & punk ») et les années 1990 (« la techno jusqu'à l'excès »). Trois périodes où Berlin, par ses avant-gardes artistiques et par sa culture nocturne, devient un mythe. Trois périodes caractérisées par l'avènement d'un nouveau style de musique qui, au milieu d'un bouillonnement musical intense, s'impose au point de marquer chaque période de son empreinte indélébile : ce sera le jazz pour les années 1920, le punk pour les années 1970 et la techno pour les années 1990.

Au-delà de la nature excessive de ces nuits blanches que l'on pourrait décrire à l'envi, voire les comparer entre elles (ce ne sera pas mon propos), il existe un fil rouge qui explique à la fois leur nature et leur parenté : c'est la situation politique et géopolitique de Berlin. Les nuits berlinoises sont en effet à replacer dans un contexte géopolitique bien plus vaste. Lors des années 1920, l'Allemagne est à genoux, humiliée par le Traité de Versailles, et sa capitale est en proie à des conflits politiques violents. La culture, notamment la nuit, demeure l'un des seuls espaces d'expression et de transgression possible. Dans les années 1970, l'île de Berlin-Ouest est comme coupée du monde par le Mur qui l'entoure. À l'ombre de la guerre froide, les utopies alternatives peuvent s'y développer comme dans un biotope. Enfin, les années 1990 sont bien sûr marquées par la chute du Mur, par les retrouvailles entre l'Est et l'Ouest mais aussi par les fortes tensions identitaires entre Allemands de l'Est et Allemands

de l'Ouest. C'est aussi le temps des squats et des friches, qui feront le bonheur des DJ's et des raveurs.

Nous posons comme hypothèse que, dans les trois cas, les nuits constituent une sorte de soupape de sécurité, qu'elles autorisent une réaction subversive à une situation géopolitique menaçante (dans les années 1920), oppressante (la décennie 1970) ou inédite (les années 1990). Que nous apprennent les nuits de Berlin ?

Les années 1920 : nuits blanches et avenir sombre

En 1920, l'Allemagne est un pays humilié. Le Traité de Versailles est très sévère pour l'Allemagne et sa capitale. Le pays vaincu perd 15 % de son territoire et il devra s'acquitter de 132 milliards de marks-or au titre des réparations de guerre, ce qui conduira l'Allemagne au bord de la banqueroute. De plus, ces réparations sont très mal vécues par la population, qui nourrit un sentiment de ressentiment à l'égard des Alliés. À Berlin même, la situation est longtemps séditieuse. Sur le plan économique, tandis que l'Allemagne se relève lentement à partir de 1925, le krach boursier de 1929 l'entraîne de nouveau dans les abîmes. La suite est connue : Hitler profite du vent de panique et de colère pour imposer ses vues et il prend légalement le pouvoir en janvier 1933. C'en est définitivement fini de la danse au bord du gouffre : le volcan brun a explosé et ses laves dévastatrices emportent tout sur leur passage, la liberté, la création, le goût des Berlinoises pour l'humour et l'ironie, et les années folles.

Ce détour par la situation géopolitique de l'Europe pour parler des nuits de Berlin n'en est pas un. Berlin, pour les Alliés, incarne le mal en 1918 (et de nouveau en 1945). À leurs yeux, il est normal que l'Allemagne et sa capitale soient mises au pas. Mais au même moment, en réaction aux horreurs de la guerre et à la situation intenable d'après-guerre, des artistes expérimentent dans tous les domaines et Berlin-l'humiliée, Berlin-la-dépravée devient leur capitale : dadaïstes, expressionnistes allemands, tenants de la « nouvelle objectivité » ; essayistes mordants et romanciers réalistes (cf. *Berlin Alexanderplatz* d'Alfred Döblin) ; « théâtre total » d'Erwin Piscator, théâtre spectaculaire de Max Reinhardt, théâtre réaliste de Brecht et de Kurt Weill ; musique dodécaphonique rejetée à Vienne mais accueillie à Berlin, opéra « atonal » *Wozzeck* d'Alban Berg créé et acclamé en 1925 à l'Opéra Unter den Linden ; cinéma expressionniste de Fritz Lang (dont le film visionnaire *Metropolis* pourrait évoquer un Berlin futuriste), lancement d'un nouveau medium à succès (la radio) ; expérimentation grandeur nature des cités-jardins et essor du Bauhaus à la fin de la période, etc. Bref, rarement dans l'histoire de l'art une ville aura concentré autant d'innovations artistiques multiples dans un temps aussi court.

Et bien sûr, les folles nuits des années 1920 sont indissociables de ce mouvement de libération artistique. La décennie 1920 voit l'avènement des spectacles de cabaret,

symbolisés à merveille par Marlène Dietrich alias Lola-Lola dans le film *L'Ange bleu* de Josef von Sternberg (1930). Pour ce film qui la lancera, Marlène Dietrich obtient du réalisateur la liberté de créer ses propres costumes. Quelques années plus tard, elle imposera la mode du pantalon. Un autre film mythique, *Cabaret* de Bob Fosse avec Liza Minnelli (1972), donne des cabarets berlinois de l'époque une idée plus sulfureuse, sans doute plus juste aussi. Sur fond de montée du nazisme, les clubs, cabarets et autres « lieux de dépravation », selon les autorités, constituent les derniers îlots de liberté et celle-ci est pratiquée sans aucune modération. Les clubs gays, lesbiens et transgenres ont droit de cité, l'absinthe et toutes sortes de drogue sont consommées, les spectacles de nu fleurissent, toutes les opinions politiques sont discutées et, surtout, toutes les musiques sont acceptées pourvu qu'elles soient originales et entraînantes : charleston, foxtrot et tango sont très appréciés d'un public berlinois toujours avide de nouveauté, qui plébiscite également cette « musique nègre » venue d'Amérique, le jazz, dans sa version dansée¹.

Comment s'étonner que tous les courants artistiques et les artistes que nous avons cités figurent tout en haut de la liste des arts dits « dégénérés » de Hitler et seront bannis du III^e Reich ? Comment s'étonner que la plupart des cabarets, clubs et autres cafés-concerts, qui faisaient tout le sel du Berlin des années 1920, soient les premiers à être fermés ou bien investis violemment par un nouveau public ? À Berlin, dans ces années d'entre-deux-guerres, la culture est politique, et ce qui meurt avec les cabarets interlopes et les galeries d'avant-garde, c'est un état d'esprit, profondément cosmopolite et politique (très ancré à gauche), plein d'ironie et de désespoir, un état d'esprit frondeur et novateur qui fait de Berlin une *Weltstadt* ; cette ville-monde qu'elle ne sera jamais plus après 1933 et *a fortiori* après 1945.

La décennie 1970 : Sex, drugs, squats & punk

Près de quarante ans après la fin de la République de Weimar, Berlin est méconnaissable. Berlin n'est plus Berlin. L'ex-capitale du III^e Reich a été déchue de toutes ses fonctions après la capitulation de 1945. Directement administrée par les Alliés, la ville est découpée en quatre secteurs, qui rapidement n'en feront plus que deux : la partie orientale, occupée par les Soviétiques, est élevée au rang de capitale d'un nouvel État, la République démocratique allemande, tandis que la partie occidentale devient Berlin-Ouest et regroupe les secteurs américain, britannique et français. Cette partition de fait est achevée en 1961 avec l'érection du Mur de Berlin qui enferme Berlin-Ouest. Plus que jamais, la « vitrine du monde libre » apparaît comme une île assiégée au sein d'un océan rouge.

Cette situation géopolitique inédite vaut à Berlin-Ouest un statut spécial. C'est ainsi la seule ville de RFA où le service militaire n'est pas obligatoire, ce qui fait affluer vers la ville des

¹ Le roman et le film *Babylon Berlin*, récemment sortis, donnent une bonne idée de l'atmosphère des cabarets de l'époque.

centaines d'objecteurs de conscience et de réfractaires chaque année. Dès les années 1960, Berlin-Ouest fait office de ville rebelle, de repaire de *Querdenker* (littéralement, « ceux qui pensent de travers »). Cet esprit anticonformiste culmine, sur fond de manifestations quotidiennes contre la guerre du Viêt Nam, avec les événements de mai 1968, plus violents à Berlin qu'ailleurs, comme l'attestent la mort de l'étudiant Benno Ohnesorg en juin 1967 et l'attentat contre le leader étudiant Rudi Dutschke en avril 1968 (Merkel, 2016).

La révolution de mai 1968 à Berlin-Ouest est bien plus politique que festive, et ses conséquences se font sentir tout au long des années 1970. Ainsi, à Berlin-Ouest, dans les quartiers de Kreuzberg et de Schöneberg notamment, fleurissent les squats, les *Wohngemeinschaften* (grands appartements en colocation) et à une échelle supérieure, les *Kommunen* (communautés, à l'instar de la UFA-Fabrik qui existe toujours). La ville s'y prête à merveille. À peine remise des dégâts de la guerre, fuie par une partie de ses habitants, elle est pleine de trous, d'appartements vides et d'entrepôts désaffectés. C'est dans ces squats illégaux que s'élabore une culture alternative authentiquement berlinoise, davantage teintée de *no future* que d'esprit *peace and love*. Cette culture, en grande partie nocturne, a ses hauts-lieux, comme le club SO 36 à Kreuzberg, très orienté vers le punk, ou d'autres clubs de Schöneberg, davantage tournés vers la New wave et très appréciés par la communauté homosexuelle de Berlin (Grésillon, 2013). Elle peut se déployer dans l'espace mais aussi dans le temps de la nuit : Berlin-Ouest est la seule ville allemande sans couvre-feu nocturne. Ainsi, *le Voyage au bout de la nuit* devient réalité à Berlin. Dans une ville où la consommation de drogues diverses est monnaie courante, c'est bien à un voyage que participent chaque nuit des milliers d'*addicts* et non des moindres, de David Bowie à Nick Cave en passant par Nina Hagen et Iggy Pop. Ces artistes majeurs ont vécu à Berlin-Ouest et y ont réalisé quelques-uns de leurs meilleurs albums, comme si la ville balafrée par le Mur, glauque et crépusculaire le jour mais magique et fascinante la nuit, les inspirait.

Les années 1990 : « Nous sommes le peuple » et « La nuit nous appartient »

À la fin des années 1980, un mythe va en chasser un autre. Aux cris de *Wir sind das Volk* ! (« Nous sommes le peuple ! »), le Mur de la honte se fissure et s'ouvre dans la nuit du 9 au 10 novembre 1989, nuit de liesse et de retrouvailles, une nuit qui restera à tout jamais gravée dans l'imaginaire des Allemands. L'île Berlin-Ouest est fusionnée avec sa sœur jumelle Berlin-Est, Berlinois de l'Est comme de l'Ouest abattent les restes du Mur de concert, et cet acte cathartique va libérer une immense énergie contenue pendant les 40 ans de la guerre froide.

Les années 1990 peuvent être lues comme celles de la libération, de toutes les libérations : liberté de s'exprimer, liberté de voyager pour les gens de l'Est, liberté de la presse, liberté sexuelle, liberté d'occuper illégalement les immeubles de Berlin-Est désertés par leurs

habitants, liberté de créer tous azimuts, etc. Ainsi, pendant environ une décennie, Berlin devient un immense terrain de jeu, non pas pour les spéculateurs – ceux-là arriveront plus tard –, mais pour les squatteurs et les skaters, pour les rêveurs et les raveurs, pour les artistes et non pour les lobbyistes. Toutes les utopies y sont possibles. La dynamique créatrice est telle qu'en quelques années à peine des quartiers entiers changent de physionomie et de destinée. Mitte, Prenzlauer Berg et Friedrichshain, situés dans l'ancien Berlin-Est, deviennent les quartiers d'élection de la nouvelle bohème berlinoise, tandis que Kreuzberg et Schöneberg, soudain, paraissent passés de mode.

Plus encore que le punk dans la décennie 1970, la musique techno devient LA musique emblématique des années 1990 et même, comme l'a écrit à l'époque un journaliste, « la bande-son de la réunification ». Dans un Berlin où les tensions identitaires demeurent vives entre habitants de l'Est et de l'Ouest, la scène techno est en effet la seule à réunir des jeunes de toute origine géographique, unis dans la même volonté d'entrer dans la transe libératrice. La techno berlinoise est intimement liée à la nuit. Un Berlin nocturne se dessine dès le début de la décennie 1990. Ses hauts-lieux sont les temples de la techno : Tresor, E-Werk et Bunker, situés à Mitte comme le Tacheles, dont les raves-partys sont mémorables. Et combien de concerts sauvages, de rave-partys en rase campagne, de DJ-Set mémorables ! (voir à ce sujet le film *Berlin Calling* sur la destinée du DJ berlinois Ickarus, sorti en 2008).

La variante diurne et festive de la techno est symbolisée par la Love parade, plus grand défilé techno au monde, qui a rassemblé jusqu'à 1,5 million de personnes en 1999.

À l'image de la Love parade, qui disparaît du pavé berlinois en 2006, la parenthèse inédite des années 1990 se referme progressivement avec le changement de millénaire et l'installation du gouvernement fédéral, du chancelier et du Parlement sur les rives de la Sprée. « Tout rentre dans l'ordre » : les squatteurs sont chassés, les clubs illégaux fermés, la plainte pour tapage nocturne remplace le couvre-feu. Les nuits berlinoises s'assagissent. Elles deviennent plus commerciales et attirent la jeunesse du monde entier (Terrein, 2017). Toujours en résonnance avec l'état du monde, elles sont devenues globales. Tandis que les nuits des années 1920, 1970 et 1990 étaient caractérisées par leurs excès voire leur folie – comme contrepoint à une époque troublée ou oppressante –, les nuits berlinoises des années 2010 demeurent certes animées, variées et riches mais moins inventives que leurs prédécesseuses, et moins essentielles.

Boris Grésillon

Professeur de géographie à Aix-Marseille-Université, spécialiste de l'Allemagne

Indications bibliographiques et filmographiques :

- Buffet, Cyril, 1993, *Berlin*, Paris, Fayard.
- Döblin, Alfred, 1929, *Berlin Alexanderplatz*, roman, Paris, Gallimard [éd. 2009].
- Fosse, Bob, 1972, *Cabaret*, Allied Artists / ABC Pictures.
- Genette, Gérard, 1968, « Le jour, la nuit », in *Langages*, n° 12-1968, p. 28-42.
- Grésillon, Boris, 2002, *Berlin, métropole culturelle*, Paris, Belin.
- Grésillon, Boris, 2013, « Contre-culture, musique et urbanisme : le cas emblématique de Kreuzberg, de la fin des années 1960 à aujourd'hui », in *Cahiers d'études germaniques*, n° 64, juin 2013, p. 175-190.
- Gwiazdzinski, Luc, 2005, *La nuit, dernière frontière de la ville*, La Tour d'Aigues, L'Aube.
- Hessel, Franz, 1927, *Berlin secret*, Paris Fayard [éd. 2017]
- Merkel, Janet, 2016, « D'une cité divisée à une ville capitale : les politiques culturelles à Berlin de 1945 à 2015 », in *Carnets de recherches du Comité d'histoire du ministère de la Culture*, déc. 2016, <https://chmcc.hypotheses.org/2483>
- Sternberg, Josef von, 1930, *L'Ange bleu*, film, Berlin, UFA.
- Terrein, Isabelle, 2017, « La scène techno berlinoise, entre authenticité et rentabilité », in *Allemagne d'aujourd'hui*, vol. 221, n° 3, 2017, p. 210-218.